

## NOTES

POUR SERVIR

A

# L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD

DE LA PROVINCE D'ALGER

DE 1864 A 1869

---

## SECONDE PARTIE

---

(Suite. — Voir les n°s 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144,  
145 et 146.)

---

## XI

Les forces insurrectionnelles se reconstituent et se groupent autour du marabout mourant. — Il fait jurer, en présence de sa mère, aux principaux de ses adhérents, qu'ils vengeront la mort de Sid Sliman et la sienne, et qu'ils soutiendront son jeune frère et successeur Sid Ahmed-ould-Hamza. — Retour de Sid El-Ala de sa mission dans le Sud. — Mouvement des rebelles vers le Nord. — Sid Ahmed-et-Tedjini à Bou-Semr'oun. — Tentative d'assassinat sur la personne de Sid Mohammed-ben-Rian. — Mise en mouvement de la colonne de Géryville. — Combat de Kheneg-Souez. — La colonne se dirige sur El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh. — Combat de l'ouad Dir'cm. — La colonne se dirige sur Chellala. — Combat de Chellalat-el-Guebla. — Combat entre Chellala et Aïn-Tazina. — Rentrée de la colonne à Géryville. — Mouvements de la colonne

*Rivue africaine*, 25<sup>e</sup> année. N° 148 (JUILLET 1881). 17

mobile de Laghouath. — Le général Jusuf est appelé au commandement d'une division en France. — Sa mort. — Sa dépouille mortelle est rapportée en Algérie.

En même temps que la nouvelle certaine de la mort de Sid Mohammed-ould-Hamza parvenait à Géryville, le colonel de Colomb, commandant la colonne mobile, apprenait, par une autre voie, que les populations du Sud-Ouest de ce poste, affolées de terreur, et dispersées dans le Sahra par l'apparition subite de la colonne du général Deligny au milieu de leurs campements, et par son séjour prolongé à Benoud, étaient parvenues cependant à se reconstituer, et qu'elles s'étaient réunies autour de la famille du marabout Sid Mohammed-ould-Hamza quelques jours avant qu'il ne succombât. Le chef de l'insurrection, qui survécut seize jours à ses blessures, avait pu rassembler, en effet, autour de la couche où il agonisait, les personnages les plus influents des Oulad-Zyad, El-Ar'ouath-Ksal, et des diverses fractions qui suivaient sa fortune ; il leur avait fait jurer, devant sa mère, qui était aussi celle de Sid Sliman — tué par Beauprêtre — et de Sid Ahmed-ould-Hamza, de venger la mort du premier et la sienne, et de soutenir le second, son jeune frère, qui doit être aussi son successeur à la tête des forces insurrectionnelles.

Les tribus ou fractions de tribus groupées autour de la Zaouïa de Sidi Ech-Chikh, qui jurèrent fidélité au successeur de Sid Mohammed-ould-Hamza, sont les suivantes :

Les Oulad-Zyad,

Les Rzaïna,

Une fraction des Rahman (province d'Alger),

Une fraction des Oulad-Châïb (province d'Alger), avec leur chef Nâïmi-ould-El-Djedid,

Une fraction des Oulad-Naïl (province d'Alger),

Une fraction des Harar, avec l'ex-kaïd Safi,

Une fraction des Akerma (Thrasî), les Ferah,

Une fraction des Akerma (Thrasî), les Oulad-Bou-Douaïa,

Les Rzeïgat (El-Ar'ouath-Ksal),

Les Oulad-Moumen (El-Ar'ouath-Ksal),

Les Gueraridj (El-Ar'ouath-Ksal),

Cinq ou six familles des Ahl-Stiten, avec l'ex-kaïd Ahmed-bou-Bekr,

Cinq ou six familles des Ahl-Ouïakel, avec l'ex-kaïd Yahya-ben-Zidan.

Le commandant de la colonne de Géryville savait aussi que Sid El-Ala avait échoué dans ses tentatives d'entraînement sur Ouargla et Metlili, oasis dont les populations s'étaient bornées à l'accompagner de leurs vœux, et à lui faire une sorte de soumission qui ne les engageaient que tant qu'il serait en vue de leurs ksour. Il n'avait pas été plus heureux auprès des Beni-Mzab, chez lesquels il venait refaire la caisse de l'insurrection, très basse alors, et qui avait besoin de se remplir si les rebelles voulaient continuer la guerre. Sid El-Ala avait été, en outre, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, rencontré au sud d'Ouargla par les goums du colonel Seroka, et suffisamment battu pour ne point s'attarder davantage dans des régions où il venait chercher tout autre chose que des horions. Rappelé d'ailleurs dans l'Ouest par la mort de son neveu, il avait rejoint à Haci-Bou-Zid, son frère Sid Ez-Zoubir, qui, jusque-là, s'était tenu à l'écart; il était remonté avec lui vers le Nord, et avait établi ses campements de manière à boire les eaux de Kert, d'El-Allaga et de Sidi-El-Hadj-ed-Din.

Les deux frères avaient réuni autour d'eux toute la tribu des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, à l'exception de la Zaouïa, qui était campée avec le jeune Sid Ahmed-ould-Hamza. Ils ont également avec eux :

Les Ahl-Feteït (habitants de Sidi-El-Hadj-ed-Din),

Les Oulad-Aïça (fraction des Ar'ouath-Ksal),

Les Oulad-Allouch (fraction des Châanba-Berazga de Metlili,

Les Mekhadma, avec leurs chefs Guenan et Naceur-ben-Nas,

Les Châanba-bou-Rouba,

Les Châanba-Mouadhi.

L'ex-agha Bou-Diça, des Oulad-Mokhtar de Boghar, et Ben-Na-

ceur-ben-Chohra, l'infatigable rebelle des Arbaâ (Laghouath), avec Sid El-Ala et Sid Ez-Zoubir, les oncles, nous le savons, de Sid Ahmed-ould-Hamza.

Le colonel de Colomb avait pu acquérir la certitude, dans les premiers jours de mars, que le jeune chef de l'insurrection et son entourage, ayant repris confiance, quittaient les eaux et les pâturages de l'ouad El-R'arbi, et remontaient insensiblement vers le nord, en appuyant à l'est, de manière à se relier à Sid El-Ala. Pendant que les Zaouïa, la Rzeïgat, les Rahman, etc., s'étendaient vers El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, les Oulad-Zyad, les Oulad-Moumen et les Harar de Sasi suivaient les vallées de Bou-Semr'oun et des Chellala, et se rapprochaient des Arbaouat, en occupant les eaux et les pâturages de Tazina, de l'ouad Dir'em, de Gueltet-el-Hammam, de Douïs et de Mouïlah.

Bientôt toutes les communications du commandant de la colonne de Géryville avec les ksour furent interceptées ; il reste même sans nouvelles du marabout d'Aïn-Madhi, Sid Ahmed-et-Tedjini, que le général commandant la province d'Oran avait laissé à Bou-Semr'oun dans le but de ramener dans le devoir les Oulad-Zyad, ses serviteurs religieux.

Les négociations entamées, dans cette circonstance, avec Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyb et les Thrafi, négociations dont Sid Ahmed-et-Tedjini avait été, jusque-là, le principal et le plus utile intermédiaire, furent aussi forcément suspendues.

Une tentative d'assassinat inspirée, sans aucun doute, par les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, fut essayée à Bou-Semr'oun sur la personne de Sid Mohammed-ben-Rian, fils du mokaddem de l'ordre des Tedjana, que le général commandant la province avait investi du commandement des cinq ksour de l'Ouest. L'assassin, un vieux cherif à demi fou, d'Arbâ-el-Foukani, prétendit que son crime lui avait été inspiré par Mâamar-ben-Ioucef, kaïd des Arbaouat, essayant ainsi de perdre et de déconsidérer à nos yeux un homme à qui son dévouement à notre cause avait attiré toutes les haines de l'insurrection.

Sid Ahmed-et-Tedjini ne se sentant plus en sûreté derrière les murs de Bou-Semr'oun, où il se croyait exposé aux poignards des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et où, d'ailleurs, ses serviteurs reli-

gieux les plus dévoués lui refusaient leur appui, le marabout d'Aïn-Madhi, disons-nous, demandait constamment des secours. En moins de huit jours, six des *rekkas* (1) employés pour communiquer avec lui et avec les kaïds des autres ksour, avaient été égorgés par les rebelles; le kaïd nouvellement nommé du ksar El-R'arbi d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, dépouillé et bâtonné par l'ordre de Sid Ahmed-ould-Hamza, était mourant. Le kaïd des Arbaouat tenait bon derrière ses murailles, mais il laissait forcément ses parents racheter, pour ainsi dire, sa vie en offrant son cheval au marabout.

Les choses en étaient là lorsque, le 23 mars, le colonel de Colomb apprenait de source certaine que Sid El-Ala réunissait les contingents rebelles à El-Itima, et que les gens des tribus qui entourent Sid Ahmed se rassemblaient sur l'ouad El-Gouleïta, au-dessus des Arbaouat, avec un mois de vivres.

Le colonel avait conclu, des renseignements contradictoires qui lui étaient parvenus, et avec son expérience de la guerre dans ce pays, que l'intention des rebelles était de tenter un grand coup dans le Nord, pour inaugurer brillamment le commandement du jeune chef qu'ils venaient de se donner; que Sid El-Ala avait résolu de se jeter à l'Est sur les Arbaâ, s'il les trouvait en prise, ou de se porter sur les campements d'Ed-Din-ben-Yahya, des Oulad-Yâkoub et des Harar; enfin, que le goum réuni à El-Gouleïta par Sid Ahmed devait rallier Sid El-Ala à Sidi-Ahmed-bel-Abbas.

Le commandant de la colonne de Géryville écrivit au colonel Margueritte, commandant celle de Laghouath, à Ed-Din-ben-Yahya, l'agha du Djebel El-Eumour, et à Sid El-Hadj Kaddour-ould-Es-Sahraoui, le chef des Harar, pour les informer des projets présumés des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et il porta sa colonne, munie de dix-huit jours de vivres, à Aïn-Sidi-Amar, par le versant nord des Guenata. De là, cet officier supérieur pouvait directement faire reconnaître tous les passages par ses éclaireurs, et il lui était facile de surveiller et de contrarier tous les mouvements de l'ennemi, s'il tentait de monter vers le Nord, par le bassin de

---

(1) Courrier ou messager à pied dans le Sahra.

Touad Sidi-En-Naceur, la route la plus directe et la plus commode.

Parti le 25 mars de Géryville, le colonel de Colomb arrivait, le lendemain 26, sur l'Aïn-Sidi-Amar. Ses *chouaf* (éclaireurs) poussèrent des reconnaissances jusqu'aux ksour d'El-Maïa et de Tadjrouna, et même au delà des cols d'El-Ouaça, de Safsaf, de Tacina, au sud et à l'est de Géryville. Ces éclaireurs rentrèrent sans avoir trouvé trace de l'ennemi.

Le 28 mars, des renseignements, venus d'El-R'açoul et des Arbaouat, firent craindre au colonel qu'il n'entrât dans les projets du chef de l'insurrection de se porter directement dans le bassin du Chothth-ech-Chergui, par El-Khedheur et Tismoulin, pour envahir par l'ouest les campements des Harar et des Oulad-Yâkoub, pendant que Sid El-Ala attaquerait à l'est, avec ses fantassins des Chânba, ceux de l'agha Ed-Din-ben-Yahya. Il lui parut alors que le seul moyen de s'opposer à une agression qui, certainement, eût jeté du trouble parmi nos tribus soumises, et produit une grande émotion jusque dans le Tell de la province d'Oran, était de tenter une diversion en marchant lui-même sur les campements des rebelles.

En descendant vers le sud par Es-Sbouâ, El-R'açoul et Chériâa, le colonel de Colomb menaçait les populations campées au-dessous de Sidi-El-Hadj-Ed-Din, et celles qui s'étaient établies autour d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh et des Arbaouat. Il prit cependant la résolution de se porter directement sur le premier de ces points, où se trouvaient à ce moment les plus gros campements. En opérant ainsi, il avait la certitude de détourner à temps les contingents de Sid Ahmed, et même ceux de Sid El-Ala, de leurs projets d'agression sur le Nord ; il courait également la chance, s'il parvenait à leur dérober sa marche, de surprendre et d'enlever la Zaouïa ainsi que les populations qui campaient autour d'elle.

La colonne se mit en marche le 29 ; elle arrivait le 31 à Chériâa, sans qu'aucun indice pût faire supposer que l'ennemi eût éventé son mouvement. Le soir même de ce jour, le colonel envoyait 50 cavaliers en reconnaissance, leur recommandant de rallier la colonne au Khéneg-Soucz, où elle devait arriver le lendemain vers cinq heures du soir.

Le colonel quittait Chériâa le 1<sup>er</sup> avril à dix heures du matin, après avoir fait boire les animaux, et distribuer deux jours de viande cuite aux hommes pour leur éviter le besoin d'allumer du feu au bivouac de Souez. Le bataillon de Zouaves marchait sans sacs : il devait reprendre sa marche, pendant la nuit, avec les cavaliers réguliers et le goum, si les rapports des éclaireurs signalaient les campements des insurgés sur les points où le commandant de la colonne espérait les trouver.

A cinq heures du soir, la colonne entrait dans le Kheneg-Souez, que le colonel avait l'intention de dépasser avant d'établir son camp, lorsqu'il fut prévenu qu'un goum nombreux marchait dans ses traces, menaçant ses derrières.

Le commandant de la colonne prend aussitôt avec lui le bataillon de Zouaves, l'Artillerie, les deux escadrons de Hussards, et ce qui lui restait de son goum, et il prescrivait au commandant Louis, du 17<sup>e</sup> d'infanterie, de marcher, avec deux compagnies de son bataillon, un peu en arrière de lui, en longeant à mi-côte les collines rocheuses dans lesquelles s'ouvre le défilé de Souez, de manière à former un échelon entre la gauche de la ligne et le convoi, lequel, gardé par le reste des troupes, aux ordres du commandant Duhousset, devait suivre, à bonne distance, la portion principale.

La colonne se trouva bientôt en présence d'un millier de cavaliers, au milieu desquels flottait le drapeau vert des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et le colonel reconnut sans peine qu'il avait affaire au goum rassemblé aux Arbaouat par Sid Ahmed-ould-Hamza. Tout d'abord, les rebelles s'avancèrent sur nos troupes avec assez de résolution ; car le commandant de la colonne ne leur présentait que les deux escadrons de cavalerie régulière et le goum ; en arrière marchaient massés les Zouaves et l'Artillerie. Mais bientôt l'ennemi s'apercevait que la cavalerie n'était pas seule, et son élan en était sensiblement affaibli. Il s'arrêta et fit néanmoins bonne contenance, bien qu'il fût dans la portée de nos armes. Le colonel déploya une compagnie de Zouaves à droite, lança les tirailleurs de la cavalerie au trot, et entama ainsi l'action. L'Artillerie put, en même temps, se mettre en batterie sur une éminence, d'où elle envoya quelques obus, qui,

dirigés habilement par le lieutenant Owitz, dispersèrent les groupes, et y causèrent un désordre extrême.

Le goum ennemi combattit néanmoins pendant quelque temps encore en se retirant sur son convoi, qu'on apercevait au loin; il essaya même de se reformer autour du drapeau; mais une charge vigoureuse des deux escadrons de Hussards le rompit définitivement et acheva sa déroute.

La nuit ayant obligé le colonel à faire cesser la poursuite, et le convoi l'ayant rejoint, il établit son camp sur place.

Dans le combat de Kheng-Souez, qui, pendant près d'une heure, fut d'une certaine vivacité, les pertes de l'ennemi furent, autant qu'on put en juger, d'une trentaine de tués et blessés. De notre côté, nous eûmes deux tués, et quatre blessés, dont un officier et un cavalier du goum.

Au moment où commençait l'action, les éclaireurs rentraient, et apprenaient au commandant de la colonne qu'ils avaient trouvé les populations rebelles campées, et dans la sécurité la plus complète, à l'est d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh. Seulement, après ce qui venait de se passer, le colonel ne pouvait plus espérer les y surprendre; car il était évident que Sid Ahmed-ould-Hamza avait dû leur expédier des cavaliers bien montés pour leur donner l'éveil.

Le lendemain matin, 2 avril, la colonne se remettait en marche sur El-Abiodh, où elle arrivait à trois heures du soir. Elle y trouvait le goum ennemi occupé à faire boire ses chevaux. Le colonel lança sur lui la cavalerie, qu'il fit soutenir par le bataillon du 17<sup>e</sup> d'infanterie qui marchait sans sacs; la poursuite fut poussée jusqu'à près de six kilomètres, dans les dunes qui s'étendent au sud des ksour d'El-Abiodh. Un des cavaliers rebelles fut tué dans cette escarmouche.

Le colonel apprit des habitants des ksour (1) que le rassemblement qu'il venait de combattre était déjà en marche vers le Nord, et en avant d'El-Khedheur, où il avait passé la nuit du 31

---

(1) El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh se compose de cinq ksour s'élevant autour de la koubba de Sidi Ech-Chikh, et très rapprochés l'un de l'autre.

mars au 1<sup>er</sup> avril, lorsqu'il avait été avisé de la marche de la colonne sur ses campements : deux cavaliers, porteurs de lettres de Sid Ahmed et de Sid El-Ala, avaient reconnu les traces de nos troupes entre El-R'açoul et Cheriaâa, puis, après s'être assurés de leur direction, ils étaient revenus à toute vitesse sur leurs pas pour informer le marabout de leur découverte. Le gourou ennemi avait tourné bride aussitôt, et s'était dirigé à marches forcées sur Souez, en passant par le col de Mâmoura.

Les ksariens faisaient également connaître au colonel que la Zaouïa et son entourage s'étaient enfuis dans la direction de Benoud, et que les Oulad-Zyad, les Oulad-Moumen et les fractions des Thrafi campés avec eux s'étaient retirés sur Asla et Msif.

Le colonel passa à El-Abiodh les deux journées du 3 et du 4, autant pour donner à la colonne le repos dont elle avait besoin, que pour gêner les rebelles en occupant leur ksar, et les obliger à diviser leurs forces. Pendant la première nuit, les grand'gardes échangèrent quelques coups de fusil avec des gens qui venaient puiser de l'eau aux puits les plus éloignés. Dans la nuit du 4 au 5, entre deux et trois heures du matin, des troupes d'hommes à pied, trompant la vigilance — peu active — des grand'gardes, venaient, à deux reprises différentes, troubler le repos du camp par une fusillade assez vive, mais tout à fait inoffensive.

Pendant son séjour à El-Abiodh, le colonel de Colomb écrivait à Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyeb, pour lui faire connaître les intentions du général Deligny, et pour l'engager à se rendre lui-même à son camp, ou à lui envoyer un homme sûr à Chellala, où il lui annonçait devoir être le 15. Un nègre du ksar de l'Ouest se chargea de porter cette lettre à destination.

Plusieurs raisons déterminaient le colonel à se diriger sur Chellala : d'abord, le désir de communiquer plus facilement avec Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyeb, la nécessité de tirer de Bou-Semr'oun Sid Ahmed-Et-Tedjini et Sid Mohammed-ben-Rian, qui n'y étaient plus en sûreté, et dont la position devenait de jour en jour plus critique, donner satisfaction aux demandes instantanées du mokaddem Rian-ben-El-Mecheri, qui marchait avec la colonne,

accompagné de son second fils, et qui renouvelait sans cesse sa prière au colonel de sauver son seigneur et son fils aîné, compromis pour notre service, enfin, l'espoir d'amener la dissolution du goum que la colonne venait de combattre, et de rompre l'alliance des Oulad-Zyad et des Oulad-Moumen avec les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, en menaçant les campements des deux premières tribus.

Le 5 avril, le colonel allait établir son bivouac au-dessus de l'Arba-et-Tahtani; le 6, il se dirigeait sur Chellala en passant par les vallées de Douïs. Il trouvait devant lui un goum de 4 à 500 chevaux des Oulad-Zyad et des Oulad-Moumen. Pendant toute la matinée, ce goum marche sur le flanc droit de la colonne, occupant des crêtes éloignées d'où il envoyait une fusillade inoffensive, à laquelle elle ne répondit pas.

A trois heures, la colonne dressait ses tentes sur la rive gauche de l'Ouad Dir'em. Le camp venait à peine d'être installé, que l'ennemi était aperçu, à trois ou quatre kilomètres au nord-ouest, allumant des feux, et paraissant faire ses préparatifs de bivouac pour la nuit. Le colonel l'envoya inquiéter par ses quelques cavaliers de goum, dans l'espoir que les rebelles ne manqueraient pas de leur donner la chasse, et qu'ils pousseraient la poursuite jusque dans la portée de nos armes. C'est, en effet, ce qui arriva.

Le colonel partit alors au trot avec les deux escadrons de Hussards, lesquels étaient soutenus par deux compagnies du 1<sup>er</sup> Bataillon léger d'Afrique (commandant Duhousset), et longea un pli de terrain qui dérobait son mouvement à l'ennemi; arrivé à hauteur de son flanc gauche, le colonel fit brusquement à droite, et lança ses deux escadrons sur les cavaliers rebelles, qu'ils fusillèrent à bonne portée et mirent en pleine déroute.

Le goum des Oulad-Yâkoub, soutenu par les Hussards, et sachant l'infanterie à proximité, revint à la charge et montra beaucoup de vigueur. Poursuivi pendant près d'une heure, l'ennemi se retira en désordre dans la direction d'Aïn-Tazina, abandonnant sur le terrain les cadavres de six de ses cavaliers, parmi lesquels celui de Meçâoud-ould-Bou-Guerba, khalifa de l'ex-kaïd El-Hadj-Ahmed-ben-Amer.

Dans cette escarmouche, le kaïd des Oulad-Yâkoub-ech-Che-raga, Zir'em, fut blessé légèrement au flanc gauche, et le kaïd Achour eut un cheval tué sous lui.

Le 7, le colonel se portait sur Chellalat-edh-Dhahrania. Dans la matinée, le goum ennemi se montrait de nouveau sur des hauteurs très éloignées ; il se dirigeait vers Asla. Il ne reparut plus de la journée. A trois heures, le colonel établissait son camp devant le ksar de Chellala, sur les eaux de l'Aïn-Amar.

Dans la soirée, le nègre d'El-Abiodh, que le colonel de Colomb — on se le rappelle — avait envoyé à Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyeb, lui revenait avec des lettres de ce personnage et des kaïds des Thrafi, adressées l'une au général commandant la province, les autres au capitaine Burin, commandant supérieur de Géryville, et au colonel commandant la colonne lui-même. Quelques-unes de ces lettres étaient écrites en français, par un renégat établi depuis quelques temps à Figuig. Sid Mohammed-ben-Eth-Thaïyeb écrivait qu'il faisait tous ses efforts pour réunir les Thrafi ; il ajoutait qu'il demandait qu'une colonne se portât sur Mor'ar pour l'aider à les ramener, et pour protéger, contre les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, leur retour vers le Nord.

Le colonel de Colomb recevait l'avis, pendant la nuit, que Sid El-Ala, revenu de Sidi-El-Hadj-Ed-Din par El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh et les Arbaouat, et ayant rallié en passant le goum de son neveu, était venu établir son camp à Chellalat-el-Gueblira, où il avait été rejoint par les contingents que la colonne avait battus la veille sur l'ouad Dir'em. Le colonel n'hésita pas à se porter à sa rencontre pour le combattre.

La colonne se met en mouvement le 8 avril à huit heures du matin. Le 1<sup>er</sup> Bataillon léger d'Afrique, auquel le colonel rappelle très opportunément qu'il y a un an à pareil jour que quarante-trois des siens ont été massacrés au combat d'Aouïnet-Bou-Beker, marche sans sacs en tête de colonne.

En débouchant du Kheneg-Eth-Thrad, passage assez étroit entre les deux Chellala (1), la colonne put apercevoir les cavaliers

---

(1) Les deux Chellala dont il est question ici sont distantes l'une de l'autre de 6 kilomètres environ. La *Chellalat-edh-Dhahrania*, ou

ennemis, au nombre de 2,000 environ, rangés en assez bon ordre sur le bord du plateau rocheux de Smath-el-Hadjar, leur aile gauche appuyée aux murs du ksar ; 5 ou 600 fantassins

du nord, est située au nord-ouest de la *Chellala-el-Guebla*, ou du sud.

Plus d'une fois, depuis le mois de juin 1846, époque à laquelle les visita la première colonne française, sous les ordres du vaillant colonel Renault, dont la bravoure chevaleresque était déjà légendaire en Algérie, à différentes reprises, disons-nous, nos soldats eurent l'occasion de bivouaquer sous les murs de ces ksour. Les gens de la Chellala du nord n'ont point encore oublié que leur refus d'ouvrir les portes de leur ksar, que l'émir Abd-el-Kader venait de quitter, à la colonne Renault leur coûta 60 tués et un certain nombre de blessés. Cette leçon leur a profité, sans doute; car, depuis cette sanglante aventure, il ne leur est point venu à l'idée d'essayer de nous résister.

Nous-même, avons dressé souvent notre tente dans les jardins des deux Chellala : la première fois, entre autres, en avril 1853, lors de l'expédition dirigée par le colonel Durrieu, commandant la subdivision de Mascara, sur les Hameïan-Chafâ, expédition qui fit tomber entre les mains du khalifa Sid Hamza-ould-Sidi-Bou-Beker, l'une des plus formidables razias qui se soient faites dans le Sahra algérien : 35,000 moutons, 3,000 chameaux et un butin considérable.

Nous voulons dire quelques mots sur le passé et sur la position de ces ksour, dont les environs ont été plusieurs fois le théâtre d'actions de guerre assez sérieuses.

La *Chellala du nord* est assise sur la pente occidentale d'un bassin très étroit formé par le Djebel-Brahim au sud, et par le Djebel-R'oundjaïa au nord. Le R'oundjaïa, qui s'aperçoit de très loin, semble un gigantesque tumulus, ou un immense vaisseau dont la quille serait en l'air.

Chellala occupe l'angle sud-ouest de ce bassin. Ses jardins sont généralement groupés au pied et au nord du ksar ; quelques-uns seulement sont épars dans la plaine. Ces jardins, dans lesquels on compte une centaine de palmiers à peine ne produisant que des dattes médiocres, donnent des légumes de toute espèce, et sont complétés d'arbres fruitiers assez nombreux et de bonne venue, grâce à l'emploi du fumier, que les Chellaliens conservent précieusement dans de petites huttes destinées à recevoir les ordures et les détritus du ksar.

Chellala est riche en eaux : on n'y compte pas moins de huit fontaines ou sources.

Le grès affleure à chaque pas, particulièrement aux abords du ksar, où il apparaît en blocs d'un volume considérable.

étaient embusqués au-dessous d'eux dans les jardins et dans les anfractuosités de l'escarpement.

Le colonel prescrivait au convoi, placé sous la garde du ba-

Comme tous les ksour de notre Sahra, Chellala est pourvue d'une enceinte qui, par exception, est en assez bon état. D'une petite place publique entourée de larges bancs en pierre, se détachent quatre rues, dont la plus longue, étroite et tortueuse, et en partie voûtée, aboutit à une porte percée à l'angle sud-ouest de l'enceinte.

Chellala du nord est un des ksour les mieux bâtis de notre Sud algérien. Exceptionnellement, les maisons y sont construites en maçonnerie, au lieu de l'être en briques crues séchées au soleil. Elles ont, pour la plupart, un étage supérieur qui est habité pendant la saison d'été.

Le ksar est dominé, au sud, par un petit mamelon couvert de tombes, au milieu desquels il s'en trouve un que les Chellaliens assurent être celui de Lella Fathima, la fille du célèbre marabout Sidi Ahmed-ben-Ioucef, le poète satirique de Miliana. A quelques pas au sud de ces tombes, dans un petit vallon, on vous montre l'élegant koubba renfermant le tombeau de Sidi Mohammed-ben-Sliman, le père de l'illustre et vénéré Sidi Ech-Chikh.

Aux pieds du saint homme, se déroulent de nombreux vergers remplis d'arbres fruitiers, de légumes, de céréales et de bouquets de palmiers. Là coule une très belle source, qui est désignée sous le nom d'Aïn-el-Hanech.

A l'ouest de Chellala, s'élèvent deux constructions d'une maçonnerie massive et grossière : l'une est dédiée à Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, et l'autre à Sidi Abd-el-Djebbar-ben-Ali-ould-Moulaï-Eth-Thaïyeb. Ces deux monuments sont commémoratifs ; le second marque le point où le saint marabout Sidi Abd-el-Djebbar dressa jadis sa tente.

Dans la plaine, près des jardins, s'élève un *Mekam* commémoratif d'une visite que fit aux Chellaliens, à la fin du siècle dernier, l'illustre Sidi Ahmed-ben-Mohammed-et-Tedjini, le fondateur de l'ordre religieux qui porte son nom, et dont le siège est le ksar d'Aïn-Madhi.

Chellala compte des *khoulas* (frères, affiliés) des quatre ordres religieux suivants : Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, Moulaï-Eth-Thaïyeb, Tedjini, Sidi Ech-Chikh.

L'industrie et le commerce des Chellaliens sont les mêmes que ceux des autres ksour de notre Sud algérien, la fabrication des tissus. Les Thrafi et les Rzaïna, qui emmagasinent dans ce ksar, fournissent la laine, et les femmes en confectionnent des tissus, dont fournisseurs et travailleurs partagent le produit.

Le ksar de *Chellalat-el-Gueblia*, ou du sud, est bâti sur un plan lé-

taillon du 17<sup>e</sup> d'infanterie, de trois compagnies de Zouaves, et du goum, aux ordres du commandant d'Arguesse, de prendre pour point de direction la position occupée par Sid El-Ala, qu'il tour-

gèrement incliné, terminé par un large banc de roche quartzeuse d'une épaisseur considérable. Les couches de grès sur lesquelles il s'élève forment, avec le sol, un angle d'environ quarante degrés ouvert au nord, et sont coupées presque à niveau de ses murailles. Une centaine d'hommes pourraient, au besoin, s'abriter sous ces roches relevées.

Trois sources d'une eau abondante et limpide sourdent du milieu de ces roches.

A l'est, les bancs de grès sont plus larges et plus épais : aussi, l'accès du ksar, de ce côté, présente-t-il d'assez sérieuses difficultés.

La forme du ksar de Chellala du sud est à peu près quadrangulaire. La face septentrionale de l'enceinte est défendue par trois tours carrées formant bastion au milieu et au centre. La porte s'ouvre sur la face est du ksar.

La Chellala du sud est moins importante, sous tous les rapports, que sa voisine du nord ; elle compte une centaine d'habitants au plus, bien que son étendue pourrait en comporter davantage.

Près de la place, s'élève une très modeste mosquée qui ne rappelle en aucune façon celle de Cordoue ; les rues sont infectes ; on peut en dire autant des habitations, lesquelles sont bondées d'immondices destinées à fumer les jardins.

Au pied des roches sur lesquelles s'élève le ksar, se développent les jardins ou vergers ; au delà une plaine aride qui se continue jusqu'aux abords de la Chellala du nord. Ces jardins sont très étendus relativement au chiffre de la population : on y cultive le figuier, le grenadier, la vigne, le prunier, l'abricotier, le pommier et le figuier de Barbarie. La culture des potagers sont la courge, le navet, l'oignon, le cumin, le poivron, l'ail, le tabac, la coriandre, le cresson alénois et la nigelle.

Les habitants de Chellala du sud sont *Cheursa* par leur ancêtre Sidi Abd-er-Rahman, qui vint de l'Ouest, et qui fonda le ksar.

Chellala fut deux fois ruinée par les Zegdou (tribu pillarde du Maroc), et une fois par sa voisine du nord.

A l'est du ksar, se trouve un *mekam* dédié à Sidi Ahmed-ben-Mohammed-et-Tedjini, le fondateur de l'ordre des Tedjana. Un peu plus loin, près des jardins, et au centre du cimetière, s'élève une petite construction assez mal entretenue : c'est le tombeau de Sidi Ben-Rian, qui fut précepteur dans la famille de Sidi Sliman, le grand-père de Sidi Ech-Chikh.

L'industrie de Chellala du sud est la même que celle de sa voisine du nord.

naît par la droite avec le Bataillon d'Afrique, une compagnie de Zouaves, l'Artillerie, et les deux escadrons de Hussards.

Se sentant menacés par ce mouvement, les cavaliers ennemis rompirent leur ordre et se précipitèrent en foule à la rencontre de la colonne d'attaque; mais le commandant Duhousset, enlevant son bataillon avec beaucoup de vigueur, gravit audacieusement l'escarpement sous leur feu, établit solidement ses tirailleurs sur le plateau, et repoussa ainsi au loin le gros des rebelles. Cependant, 300 ou 400 d'entre eux, faisant un long détour sur la droite de la colonne, descendirent dans la plaine avec l'intention évidente de la tourner et d'inquiéter ses derrières. Mais le mouvement de l'ennemi n'ayant pas échappé au commandant de Gallifet, des Hussards, il fit un à-droite avec ses deux escadrons, repoussa les rebelles, et les contraignit à se rejeter sur le plateau après un combat assez vif engagé à portée efficace.

Le colonel fit alors un changement de front à gauche pour s'avancer dans la direction du nord, où étaient rassemblées les principales forces de l'ennemi. La gauche de notre ligne restait appuyée à l'escarpement rocheux, et la droite, se développant sur le plateau, était soutenue par la cavalerie, et par la compagnie de Zouaves, qui venait un peu en arrière. En longeant l'escarpement, les tirailleurs dominaient les jardins, et y fusillaient à très courte portée les fantassins rebelles, lesquels étaient, en outre, gênés dans leur fuite par les murs de clôture des vergers. L'artillerie attelée, soutenue par une réserve, marchait à peu près au centre de la ligne, et toutes les fois qu'elle trouvait une bonne position et l'occasion favorable, elle se mettait en batterie, et envoyait des obus dans les groupes compacts de fantassins et de cavaliers, lesquels se pressaient tumultueusement autour de Chellala.

Pendant que le commandant de la colonne s'avancait ainsi, refoulant l'ennemi devant lui, un grand nombre de cavaliers rebelles repassaient sur sa droite, et y attaquaient furieusement notre cavalerie dont ils croyaient, sans doute, avoir facilement raison. Le commandant de Gallifet, obligé de charger pour dégager quelques-uns des Zouaves de la compagnie de soutien, qui, attardés sur la ligne de tirailleurs, s'étaient laissé cerner,

l'intrépide commandant, disons-nous, fut enveloppé lui-même un instant; mais il se dégagea en se faisant jour à travers le cercle des assaillants, qu'il repoussa brillamment par des charges répétées, bien que ses Hussards eussent affaire, à ce moment, à un ennemi qui leur était trois ou quatre fois supérieur en nombre.

Maitre du plateau, et ayant dépassé le ksar, le colonel s'aperçut que le convoi était assailli sur sa gauche par quelques centaines de cavaliers, maintenus à distance alternativement par le feu de nos tirailleurs, et par les charges des quelques hommes de goum qu'il avait laissés à sa défense avec le bataillon du 17<sup>e</sup> d'infanterie. Des hauteurs qu'il avait conquises, le colonel de Colomb fit envoyer au milieu des assaillants quelques obus qui produisirent un excellent effet, et qui leur firent lâcher prise instantanément.

Enfin, après trois heures d'un combat qui avait été très vif sur tous les points, la colonne n'avait plus un seul ennemi devant elle, et elle pouvait voir les derniers cavaliers rebelles disparaître dans la direction de l'Est, derrière les crêtes les plus éloignées.

La colonne n'avait pas perdu un seul homme; 16 étaient blessés ou contusionnés. L'ennemi avait abandonné, dans les jardins, un grand nombre de cadavres de ses fantassins. D'après le chiffre de ces morts, et les rapports qui lui avaient été faits, le colonel de Colomb estimait les pertes des rebelles à une soixantaine de tués, et au double de blessés.

Le commandant de la colonne établit son camp, à une heure de l'après-midi, sous les murs du jardin de Chellalat-el-Gueblia, à proximité de l'eau; mais dans la crainte qu'il ne fût inquiété, ou, tout au moins, tenu en alerte, pendant la nuit, par quelques tirailleurs de l'ennemi embusqués dans les jardins ou dans les rochers, il changea d'emplacement à six heures, et il alla dresser ses tentes dans la plaine, à 7 ou 800 mètres de son premier point d'installation.

Le colonel apprenait, le soir même, que Sid El-Ala avait établi son bivouac à Aïn-en-Nâdja, à 10 kilomètres environ dans le nord-est du camp français. Si ses approvisionnements en vivres-

le lui eussent permis, le colonel de Colomb eût marché, dès le lendemain matin, aux rebelles; mais, malheureusement, il n'était aligné en denrées de toute nature que pour trois jours, et quatre longues marches le séparaient de Géryville, c'est-à-dire de ses magasins. Il dut donc, à son grand regret, renoncer à toute attaque et se résigner à prendre, le lendemain 8 avril, la direction d'Aïn-Tazina.

Le colonel ne doutait pas qu'il ne dût être attaqué pendant sa marche : il prit donc ses dispositions en prévision de cette éventualité. Le nombre de ses chameaux haut-le-pied, étant suffisant pour lui permettre de faire porter les sacs de son infanterie, il n'hésita pas à en débarrasser ses fantassins. Il se mit en route le 9 au matin, sa troupe, bien allégée, avec le Bataillon léger d'Afrique en tête, deux compagnies de Zouaves sur son flanc droit, deux autres sur le flanc gauche, et, en arrière-garde, le bataillon du 17<sup>e</sup> d'Infanterie, troupe éprouvée, solide et très bien commandée par le chef de bataillon Louis qui, d'ailleurs, avait longtemps servi au 1<sup>er</sup> de Zouaves.

La colonne marchait à peine depuis une heure, ses tirailleurs déployés et prêts à recevoir l'ennemi, lorsqu'il se montra sur sa droite. Il entamait l'action aussitôt avec une furie extrême, et comme s'il eût voulu prendre sa revanche de son échec de la veille. Ses fantassins, profitant très habilement des moindres mouvements de terrain, engageaient un feu violent sur les tirailleurs de droite et sur ceux de l'arrière-garde. Quelques obus à balles, parfaitement envoyés au milieu des groupes les plus nombreux, calmèrent un peu la fougue des gens de pied, et les rendirent plus prudents et moins entreprenants.

Mais les cavaliers rebelles, pris subitement d'une sorte de frénésie guerrière, et comme honteux, eux les agiles, de ne pouvoir avoir raison d'une poignée d'hommes embarrassés d'un lourd convoi, se mirent à tournoyer vertigineusement autour des quatre faces du carré, qui a continué sa marche, vidant leurs fusils dans la masse, et allant s'abriter de son feu et recharger leurs armes dans les plis de terrain dont est haché le chemin parcouru par la colonne. Vingt fois ils se précipitent, comme des fauves blessés, et en poussant d'effroyables cris, sur les quatre faces

de cette citadelle mouvante pour chercher à y faire brèche et à y jeter le désordre ; mais ils se heurtent contre le calme et l'imperturbabilité de nos fantassins, qui, familiarisés déjà avec ce genre d'ennemi, tiraient sans se presser et sans perdre une seule balle.

Cette impuissance des rebelles ne faisait qu'accroître leur surexcitation et leur rage ; dès lors leur audace, leur témérité ne connaissent plus de bornes : debout sur leurs étriers, la bride au *guerbous* de la selle, l'œil en feu, l'injure et l'écamée à la bouche, la rage au cœur, le fusil tournoyant en l'air, ils se lancent en enfants perdus, et s'abattent comme une volée d'oiseaux gigantesques sur les faces du carré ; mais ils y sont reçus par la mort, qui noie la sainte fureur de *Moudjehedin* (1) dans les flots de leur sang, et qui en fait des *Chohada*, des martyrs de la guerre sainte.

Il fallait pourtant en finir : exaspérés par cette lutte qui décime leurs guerriers sans profit pour leur cause, ivres de poudre, de bruit, de mouvement et de sang, les chefs des rebelles ont résolu de tenter un suprême et décisif effort : Sid El-Ala, Ben-Naceur-ben-Chohra, et l'ex-agha Bou-Diça, — que nous connaissons déjà, — réunissent autour d'eux tout ce qui restait debout de ces valeureux cavaliers qui, depuis un an, combattaient pour la foi. Sid El-Ala leur rappelle leurs glorieuses journées de poudre depuis qu'il avait levé l'étendard de la révolte, « et aujourd'hui encore, leur dit-il, il faut vaincre ; car, il n'y aura que de la honte pour les Musulmans qui désespéreront de la victoire et tourneront le dos au combat.... Il ne faut pas que nos femmes puissent nous jeter à la face le reproche d'avoir fui devant une poignée de Chrétiens. »

Puis, prenant la tête de la charge avec Ben-Chohra et Bou-Diça, Sid El-Ala, suivi d'une cinquantaine de cavaliers d'élite, se précipitait avec un impétuosité irrésistible sur l'une des faces du carré en marche : pareils à une trombe de fer et de feu, ces merveilleux cavaliers fondent sur la ligne des tirailleurs de gauche tenue par les Zouaves, qu'ils culbutent sur leur pas-

---

(1) Combattants pour la guerre sainte.

sage, et pénètrent dans le carré, où ils jettent le désordre. Le moment était critique : mais le commandant de Gallifet a vu le danger : il enlève vigoureusement ses escadrons, se précipite sur les assaillants, les repousse et les rejette en dehors de la ligne des tirailleurs, lesquels, ayant repris leurs rangs, fusillent à leur tour les cavaliers de Sid El-Ala tant qu'ils restent dans la portée de leurs armes.

Cette dernière charge de Sid El-Ala lui coûte quelques-uns des meilleurs cavaliers qui suivaient sa fortune ; aussi, à partir de ce moment, l'attaque commença-t-elle visiblement à faiblir ; peu à peu le feu des rebelles diminue d'intensité, puis les dernières paroles de la poudre se perdent dans les sinuosités de la vallée où court l'ouad El-Hadj-Sidi-Sliman. Les rebelles avaient disparu. Le calme venait remplacer la tempête, et il ne restait plus d'autres traces du passage de l'ouragan que quelques cadavres dont les bernous blanc-sale se confondaient avec le sol, des chevaux errants traînant des selles vides sous leur ventre, et cherchant, la tête haute et la lèvre supérieure relevée, la direction perdue.

L'action avait duré près de quatre heures. Nous le répétons, jamais, depuis le commencement de l'insurrection, on n'avait vu les Arabes combattre de si près et avec autant d'audace et d'acharnement ; mais, fort heureusement, nos troupes étaient aguerries, et elles purent opposer à cette sougue, à cette impétuosité frénétique de l'ennemi, un calme, un sang-froid qui ne se démentirent pas un seul instant : imperturbables sous un feu violent et continu, ne se laissant émouvoir ni par les vociférations, ni par les charges furieuses de l'ennemi, ils marchaient à leur pas, ne tirant que très peu et à bonne portée, maintenant, autant qu'ils le pouvaient, les assaillants à distance, et cherchant à leur faire le plus de mal possible. Et il fallait certainement au colonel des troupes de cette valeur pour vaincre dans de pareilles conditions ; il fallait aussi au commandant de la colonne l'habitude de la guerre dans le Sahra, la parfaite connaissance du pays et celle du genre d'ennemi qu'il avait à combattre.

Le bataillon du 2<sup>e</sup> de Zouaves, engagé sur les deux faces latérales, et le bataillon du 17<sup>e</sup> d'infanterie, qui tenait l'arrière-

garde, ont supporté les principaux efforts de l'ennemi. La compagnie des Voltigeurs de ce dernier bataillon, déployée en tirailleurs à l'extrême arrière-garde, s'est fait admirer de toute la colonne par son aplomb et sa solidité.

Le colonel de Colomb n'avait eu, dans cette affaire, qu'un homme tué et 17 blessés ou contusionnés, dont un officier, M. Guénard, lieutenant au 2<sup>e</sup> de Zouaves.

On estime les pertes de l'ennemi à 70 tués environ ; le nombre des blessés doit être plus considérable. On cite, parmi ces derniers, Ben-Naceur-ben-Chohra, l'ancien agha du Arbaâ, et notre irréconciliable ennemi. Un fanatique du nom d'El-Medjehed, qui se disait ancien cavalier de l'émir Abd-el-Kader, et qui jouissait d'une grande influence sur les rebelles, personnage que, pendant le combat, on remarquait toujours au premier rang vêtu d'un bernois rouge, avait fini par être abattu d'un coup de fusil dans les derniers moments de la lutte.

La colonne arrivait à Aïn-Tazina à midi, et y faisait une grande halte prolongée sans que l'ennemi essayât de l'inquiéter. Après avoir fait boire les animaux, la colonne se remettait en marche, et allait dresser ses tentes à 3 kilomètres au delà des Dhaïyat-eth-Thouadjen, qui étaient à sec.

Le 10, la colonne coucha à El-Khedheur, et, le 12 avril, elle rentrait à Géryville sans avoir revu l'ennemi.

Le marabout Sid Ahmed-et-Tejini et Sid Mohammed-ben-Rian, qui, partis de Bou-Semr'oun pendant la nuit, avaient rejoint la colonne à Chellalat-el-Gueblia au point du jour, au moment où elle allait se mettre en marche, quittèrent le colonel, le soir même de son arrivée à Géryville, pour rentrer à Aïn-Madhi. Tedjin renonçait à employer au profit de notre cause une influence que méconnaissaient même ses *khoddam*, et Rian se déclarait impuissant à exercer le commandement des ksour de l'Ouest — qu'on lui avait confié — dans des conditions aussi défavorables.

Pendant cette campagne de dix-neuf jours, si courte et pourtant si remplie, dans les cinq rencontres qu'elle avait eues avec un ennemi nombreux et particulièrement audacieux, nos troupes s'étaient montrées admirables de constance, de dévouement et

de bravoure... L'infanterie avait déployé dans les marches, dans les combats, l'entrain, le sang-froid et la solidité de vieilles troupes que ne terrifient plus les cris, les sauvages fureurs, la férocité de cette horde de fanatisés auxquels la guerre sainte ouvre les portes, dans l'autre vie, du séjour des jouissances sensuelles promises par l'Envoyé de Dieu. La cavalerie régulière a prouvé qu'engagée sagelement, bien commandée, et manœuvrant sous la protection de l'infanterie, c'est-à-dire dans une zone relativement restreinte, elle pouvait lutter avantageusement contre les meilleurs cavaliers du monde. Tous, du reste, à quelques corps ou services qu'ils appartinssent, ont fait leur devoir pendant les cinq journées dont nous avons rapporté les émouvantes péripéties.

Parmi ceux qui s'étaient fait le plus particulièrement remarquer, le colonel commandant la colonne citait :

*Etat-major de la colonne :*

Le capitaine *Burin*, commandant supérieur du cercle de Géryville ;

Le lieutenant *de Saint-Sauveur*, du 2<sup>e</sup> de Chasseurs d'Afrique, officier d'ordonnance du commandant de la colonne.

*2<sup>e</sup> de Zouaves :*

Le commandant *d'Arguesse* ;

Le capitaine adjudant-major *Lemontagner* ;

Le lieutenant *Guénard*, blessé ;

Le médecin-major de 1<sup>re</sup> classe *Germain* ;

Le sergent *Besse* ;

Le zouave *Keller*, blessé grièvement.

*17<sup>e</sup> d'Infanterie :*

Le chef de bataillon *Louis* ;

Le capitaine adjudant-major *Mollière* ;

Le capitaine *Grammont* ;

Le lieutenant *Louval* ;

Le grenadier *Guillaume*, blessé ;  
Le fusilier *Perceveau*, idem.

*1<sup>er</sup> Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique :*

Le chef de bataillon *Duhoussét* ;  
Le capitaine adjudant-major *Rodde* ;  
Le médecin-major *Dumon*.

*1<sup>er</sup> de Hussards :*

Le chef d'escadrons *Galliffet* ;  
Les capitaines *Dupré* et *Vienne* ;  
Les sous-lieutenants *Léotaud* et *de Montfort* ;  
Le maréchal-des-logis *Hermelin*, blessé ;  
Le maréchal-des-logis-chef *Roussel*, qui, dans un moment critique, a mis pied à terre et offert son cheval au lieutenant *du Hautbourg*, qui venait d'avoir le sien tué sous lui.

En résumé, la sortie de la colonne de Géryville n'avait pas été sans produire des résultats sérieux ; nous allons le démontrer en rappelant les raisons qui l'avaient motivée.

L'insurrection s'était reconstituée peu à peu après la mort de Sid Mohammed-ould-Hamza, et son remplacement par son frère Sid Ahmed ; elle était même redevenue agressive. Au moment où la colonne de Géryville se mit en mouvement pour opérer une diversion en menaçant ses campements, elle était en marche vers le Nord, où, bien certainement, son apparition eût produit un trouble considérable, particulièrement chez les Harar, soumis récemment, voire même parmi les tribus du Tell. Les combats des 1<sup>er</sup>, 2, 6, 8 et 9 avril ont incontestablement déconcerté l'agression ; mais la résistance, il faut le reconnaître, est encore dans toute sa force, et il est à craindre que le mouvement proposé par les Oulad-Zyad, campés, à ce moment, dans l'Ouest, ne gagne les Hameïan-el-R'eraba, ceux-ci, bien que se tenant un peu à l'écart, ayant toujours eu, en effet, un penchant très prononcé pour la guerre sainte, et, pour les chefs de l'insurrection, des sympathies qu'ils ne se sont même jamais donné la peine de dissimuler.

Dans ces conditions, le commandant de la colonne de Géryville était d'avis qu'il y avait urgence à reprendre l'offensive, non-seulement pour profiter du mois de mai et de la première quinzaine de juin, époque pendant laquelle les troupes peuvent encore se mouvoir, sans trop de fatigue, dans les régions sahariennes ; mais encore pour ne point laisser à Sid El-Ala, et à ses dangereux auxiliaires Ben-Naceur-ben-Chohra et Bou-Diça, le temps de se réorganiser et de recruter de nouveaux adhérents à la cause de l'insurrection.

Nous voulons profiter de cette sorte de trêve tacite pour retourner dans la province d'Alger et y suivre les mouvements de la colonne Margueritte, que nous avons laissée campée sous les murs de Laghouath, où elle est établie depuis le 24 février. Nous avons dit précédemment qu'elle n'avait été appelée à exécuter aucun mouvement pendant le mois de mars. L'insurrection s'est, en effet, concentrée dans la province d'Oran, son foyer d'origine.

Nous avons rapporté plus haut que, dans les derniers jours de mars, le commandant de la colonne de Géryville avait fait connaître au colonel Margueritte, de son camp d'Aïn-Sidi-Amar, les projets présumés des Oulad-Sidi-Ech-Cheikh ; il l'avait informé en même temps de son intention de s'opposer à la marche des rebelles vers le Nord, au cas où ils tenteraient un mouvement dans cette direction. Au reçu de cet avis, le commandant de la colonne de Laghouath avait résolu de faire, dans la direction du sud-ouest, une diversion ayant pour objet de menacer les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, et de leur donner des craintes pour leurs campements.

En conséquence, la colonne Margueritte quittait Laghouath le 2 avril, et allait camper au Kheneg.

Le 3, elle bivouaquait à moitié chemin d'El-Haouïtha, où la rejoignaient 800 cavaliers de goum.

Elle faisait séjour le 4 sur ce point.

Le 5, elle campait sous le ksar El-Haouïtha, où arrivait le goum des Oulad-Naïl, commandé par Sid Bel-Kacem-ben-El-Ahreuch, qui avait succédé à son frère Sid Cherif-ben-El-

Ahreuch, ce vaillant bach-ai'a des Oulad-Naïl, qui fut tué par les siens, en défendant notre cause, le 13 octobre 1864.

La colonne bivouaque, le 6, sur l'ouad Guemen, le 7, à 4 kilomètres en deçà de Tadjrouna, et, le 8, à 1,500 mètres au delà d'El-Maïa, où elle faisait séjour le 9.

Le 10, la colonne continuait son mouvement, et allait camper sur l'ouad El-Meguerchi, où elle était obligée de creuser des puits dans le lit ensablé de la rivière.

Pendant la nuit, les goums de Ben-Naceur et de Sid Bel-Kacem-ben-El-Ahreuch poussent une reconnaissance dans la direction de l'ouad Seggar ; la colonne les suit à douze heures de marche.

Le 11, la colonne campe à Kert, où elle est encore obligée de creuser des puits.

La marche du 12 est extrêmement pénible, en ce sens qu'elle s'exécute dans le sable pendant presque tout son parcours. A midi, la colonne arrive sur l'ouad Seggar ; elle détruit, sur son passage, d'assez vastes champs d'orge qui sont la propriété des Oulad-Sidi-Ech-Chikh.

À droite et à gauche de la direction suivie, s'élèvent, dans la plaine de sable, deux immenses *gour*, dont l'un, celui du nord, cache le ksar de Brizina.

A cinq heures, la colonne arrivait à Sidi-El-Hadj-Ed-Diu, petit ksar inhabité et de misérable aspect.

Le ksar de Sidi-El-Hadj-Ed-Din a deux koubba renfermant, l'une, la dépouille mortelle du saint qui lui a donné son nom, et l'autre, la cendre d'un marabout également de la descendance de l'illustre Sidi Ech-Chikh, et mort en odeur de sainteté.

On remarque, tout près de la sépulture de Sidi El-Hadj-Ed-Din, une tombe récemment refermée : on ne manque pas de dire, dans la colonne, que c'est celle de Sid Mohammed-ould-Hamza, mort, nous le savons, le 22 février, des suites des blessures qu'il avait reçues le 4 du même mois.

Le ksar est livré aux flammes ; mais les koubba sont respectées.

La colonne séjourne sur ce point le 13 pour y attendre la rentrée des goums, envoyés en reconnaissance.

Nos cavaliers indigènes avaient poussé une poursuite fort audacieuse jusqu'à 80 kilomètres au delà de l'ouad Seggar, et ils avaient fait, sur les biens du marabout, une r'azia considérable; aussi, ramenaient-ils un gros butin et un grand nombre de troupeaux de moutons et de chameaux.

La position de Sidi-El-Hadj-Ed-Din n'était plus tenable par suite des tempêtes de sable qui règnent, à cette époque de l'année surtout, dans ces régions; la colonne se voyait contrainte de quitter cette position inhospitalière, et de remonter dans le nord-est. Aussi, le 14 avril, reprenait-elle péniblement la direction de Kert, point où elle arrivait dans la soirée.

Les hommes passent leur nuit à creuser des puits dans le sable pour y trouver l'eau qui leur est nécessaire; ils ne parviennent, après un long travail et de pénibles efforts, à obtenir que quelques suintements qui sont tout à fait insuffisants pour les besoins des hommes et des animaux.

La colonne rétrograde lentement, et par courtes marches, pendant les journées des 15, 16 et 17 avril, sur le ksar El-Maïa, prête à se jeter du côté de Brizina au cas où le colonel de Colomb viendrait à réclamer son concours. Elle reprend définitivement, le 18, la direction de Laghouath, où elle rentrait le 26.

En prévision des chaleurs de l'été, qui n'allaien point tarder à se faire sentir dans cette région du Sud, la colonne mit à profit les jours de repos que, selon toutes les probabilités, allaient lui donner les derniers succès de la colonne de Géryville sur les rebelles, pour se construire un camp de gourbis sous les murs de Laghouath. Ces constructions, plus ingénieuses qu'impénétrables aux ardeurs implacables d'un soleil de feu, s'élevèrent comme par enchantement, et nos soldats furent au moins assurés d'un abri permettant de leur rendre à peu près supportables les chaudes et énervantes journées des longs étés du Sahra.

Laissons les colonnes de Laghouath et de Géryville dans leurs camps, jusqu'à ce qu'il plaise aux chefs des rebelles de les en faire sortir.

Nous avons dit, dans un de nos précédents chapitres, que le

général Jusuf, rentré à Alger le 14 décembre 1864, après une expédition qui n'avait pas duré moins de quatre-vingt-quinze jours, sur lesquels il fallait compter soixante-dix jours de marche, nous disions que cet officier général, qui avait complètement pacifié sa province et réduit les tribus de son commandement à venir implorer notre pardon, et cela sans perdre un homme pour ainsi dire ; nous disions que ce soldat de la conquête, qui avait laissé sa santé — de fer — dans les marches sans fin sous un soleil de plomb, avait été mal accueilli en haut lieu, lorsque, à sa rentrée à Alger, il était allé rendre compte de sa mission au Gouvernement général. Pendant qu'il se tuait pour le service du pays, ses ennemis avaient achevé de miner sa situation par un travail de termites ; la calomnie avait fait son chemin ; il suffisait, dès lors, de le pousser du doigt pour le renverser ; et puis on était las de l'entendre nommer le *vaillant*, et, à l'exemple d'Aristide le Juste, il fallait qu'il fût banni. Ce ne fut pas chose facile tout d'abord ; mais, à force d'insistance, on finit par arracher le décret d'expulsion à la faiblesse du chef de l'État, qui l'envoya — lui qui avait passé sa vie en Afrique — commander la division de Montpellier.

Cette décision fut un coup terrible pour le général Jusuf, qui espérait — et selon toute raison — terminer sa carrière sur cette terre d'Afrique où, pendant trente-cinq années, il avait si vaillamment combattu ; cette décision — tous ses amis le prévoyaient — était son arrêt de mort.

Il quittait l'Algérie le 8 avril 1865 : officiers de tous les corps, de tous les services et de tous les grades, fonctionnaires civils de toutes les administrations, ministres de tous les cultes et colons de toute la province, indigènes des villes et de la tente, gens de loi et du makhzen, tous se pressent pour faire leurs adieux au Général, qui ne cherche même point à dissimuler son émotion. Certes, ces témoignages de respect et de vive sympathie — toujours sincères quand il s'agit d'un départ — ont sensiblement adouci ce que ses regrets avaient de pénible et damer.

Moins d'un an après, le 16 mars 1866, le général Jusuf expirait sur la terre de France.

Quelques jours plus tard, le paquebot faisant le courrier rap-

portait sur cette terre algérienne où, comme il l'avait dit à son départ, il voulait reposer du sommeil éternel, la dépouille mortelle de celui qui avait été le général de division Jusuf, c'est-à-dire le plus brillant soldat de l'armée d'Afrique. Ah ! nous sommes bien ingrats et bien oublieux !

Colonel C. TRUMELET.

(A suivre.)

